

# Le Bonnet Rouge

BUREAUX : 14, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup>)

Quotidien Républicain du soir

Le Numéro : Cinq Centimes

TÉLÉPHONE : Central 69-70 et Central 80-62

DIRECTEUR : Miguel ALMEREYDA

Un an : PARIS 20 fr. ; DÉP<sup>t</sup> 24 fr. ; ÉTRANGER 32 fr.

## Le Peuple Allemand se réveille

Les augures de la diplomatie journalière n'en reviennent pas. Le peuple allemand leur joue des tours pendables. Ils avaient donné à la France la certitude que jamais un seul homme dans tout l'Empire n'acquiescerait le moindre geste de mécontentement, et voici que, d'un bout à l'autre de l'Allemagne les masses ouvrières s'ébranlent et clament leur fureur, tandis que tous les partis, ces fameux partis domestiqués dont les chefs paraissent, disaient-on, leur mot d'ordre chez le chancelier, les partis revendiquent avec apreté des réformes radicales.

Quand les premières grèves éclatèrent, on nous dit avec assurance : — Ce n'est rien. Le mouvement est tout local, et il n'a aucun caractère politique.

Or, c'est dans tous les centres industriels que les ouvriers cessent le travail et manifestent. Les travailleurs se lèvent par centaines de milliers, pour réclamer une nourriture substantielle et des salaires plus élevés. Et l'on a vu en Allemagne ce que l'on n'a jamais vu en France, dans cette France que l'on disait mise en état d'infériorité par l'influence qu'exercent les socialistes sur le peuple des usines : des usines de munitions obligées de chômer condamnées à ne pas produire, en pleine guerre, en pleine offensive.

La grande presse en reste glacée de surprise. Un journal du matin, qui s'est distingué par l'exacritude relative de ses informations étrangères et la prudence des jugements portés sur le peuple allemand, s'écrit ce matin :

« C'est un fait inouï, et auquel nul n'aurait cru, il y a quelques mois. »  
 « Il n'y a pas seulement quelques mois, il y a plusieurs années que nous avons entendu le peuple allemand contre ses dirigeants, et nous n'avons jamais cessé de ne pas confondre les masses ouvrières et les partis démocratiques de l'Empire avec le gouvernement prussien et avec les politiciens impérialistes.

Mais nous n'étions pas nombreux à ne pas nous laisser égarer par la haine, et le *Petit Parisien* ne se trompe pas de beaucoup quand il écrit : « L'un n'aurait cru... »

La vérité respicndit maintenant aux yeux de tous. Les obstacles enlascés sur sa route ne l'ont pas empêché de cheminer. Et ce sont les grands journaux eux-mêmes qui se chargent de dresser le tableau des états de service par lesquels le peuple allemand, que l'on disait mort, et qui n'était qu'endormi, manifeste qu'il veut vivre, et vivre librement.

Dans les derniers jours de mars, il y a eu en Allemagne au moins dix conflits, engageant presque tous des dizaines de milliers d'ouvriers.

Grèves nombreuses dans les provinces rhénanes, en Westphalie ; grèves mineuses, un peu partout ; manifestations imposantes à Dresde, Leipzig, Hanovre, Hambourg, Barmen, Chemnitz, en Saxe, à Berlin, à Essen, enfin, chez Krupp.

Des moutons stupides, les ouvriers allemands ? Lisez cette dépêche :  
 « A Magdebourg, les ouvriers et les ouvrières ont été invités à abandonner les usines, à trois heures de l'après-midi, pour faire une manifestation publique. Le projet étant venu à la connaissance des autorités, les travailleurs trouvèrent les portes de l'usine barrées par les troupes. Le jour suivant, les ouvriers ne se présentèrent pas au travail et le cortège des manifestants parcourut les rues de la ville. »

Qu'est-ce que vous en dites ? Supposez que pareille démonstration se soit produite au Creusot, ou dans la banlieue de Paris. Nous entendrions les ânes du nationalisme braire à tous les déhous :

— Ah ! ce n'est pas en Allemagne que ça se passerait ainsi ! Les ouvriers allemands sont disciplinés, eux...  
 Eh oui, ils sont disciplinés, mais ils le montrent en se mettant tous en grève, sans discuter, sur un mot d'ordre de leurs organisations !

Nous avons ensuite entendu un autre air de clarinette. Les ouvriers, disaient-ils, se mettent en grève pour manger davantage, mais le peuple allemand se moque des réformes politiques.

Or, l'agitation en faveur des réformes politiques se poursuit parallèlement à l'agitation ouvrière. Les partis rivalisent avec les syndicats. On réclame la liberté avec autant d'apreté que les subsistances.

Le mouvement est important : le Kaiser en a convenu en accordant une première série de satisfactions aux démocrates allemands.

Il s'étend de jour en jour. L'opposition, c'était d'abord une poignée de socialistes minoritaires, et rien de plus.

Les majoritaires, les socialistes ministériels, ont dû embolber le pas. Ils se seraient vu abandonner par leurs élec-

teurs. C'est ce qui est arrivé à Schofield-mann, qui a trop tardé.

Et maintenant, le mouvement emporte tous les partis libéraux, et il menace toute la vieille organisation réactionnaire.

On demandait d'abord le suffrage universel et direct pour la Prusse.

On exige maintenant une refonte radicale des institutions politiques et des mœurs publiques ; démocratisation de toutes les lois, égalité d'accès aux fonctions, ministère responsable devant le Parlement.

Le peuple allemand se réveille, et son réveil est triomphant.

Formons un vœu : que les bellicieux crédins du nationalisme ne brisent pas ce mouvement, ne poussent pas le peuple allemand à se serrer autour du Kaiser ; qu'ils ne fournissent pas à ce Kaiser des paroles et des écrits qui lui permettraient de démontrer que le peuple allemand, autant que les féodaux, est menacé par la France.

Georges CLAIRES.

## Les Mensonges de Daudet

Deux noms ont été omis bien involontairement, dans la liste de nos rédacteurs que Léon Daudet se garde bien de donner :

Celui de M. Jacques Landau, dont on n'a pas oublié les utiles campagnes, et que tout Paris connaît comme un journaliste courageux.

Celui de M. Réau, qui appartient également à la rédaction de *l'Humanité* et à celle de *l'Agence Radio*.

### Informations

Se rendant à l'invitation de la conférence parlementaire internationale de commerce, la délégation officielle du Parlement japonais a été reçue par le Comité parlementaire français du commerce, présidé par M. Chassagnat.

En mémoire du jeune aviateur Victor Chapman, tué devant Verdun, ses condisciples de l'Université Harvard ont la pensée de fonder une bourse annuelle de mille dollars qui serait décernée à un étudiant français, pour permettre à celui-ci de suivre les cours de l'importante section de la grande Université américaine. Un fonds de 25.000 dollars a été réuni en quelques mois.

M. Asquith n'a pas pris la parole hier contre le projet de loi, mais M. Rummoimann, un des membres les plus en vue de l'ancien cabinet de coalition présidé par M. Asquith, a prononcé un discours pour le combat.

La suite de cette intervention, différents groupes de la Chambre ont émis l'avis que si cette opposition se prolongeait elle pourrait mettre le gouvernement dans la nécessité de procéder à des élections générales.

L'opposition de M. Rummoimann ne semble pas être approuvée par le parti libéral dans son entier. Elle peut cependant être assez puissante pour décider le gouvernement à faire appel à la nation afin d'éclaircir la situation. — (Radio.)

Le problème de l'antialcoolisme me préoccupe autant qu'il vous préoccupe vous-même, et je pense profondément que rien de sérieux ne sera réalisé dans le domaine social aussi longtemps que nous n'aurons pas enrayé les ravages provoqués dans notre race par l'alcool. Mais la forme que vous donnez à votre propagande est, selon moi, le plus sûr moyen de n'aboutir à aucun résultat, heureux encore si elle ne vous réserve pas des résultats absolument contraires à ceux qu'on était en droit d'espérer...

N'ai jamais, quant à moi, pensé à faire de la propagande antialcoolique une arme de combat contre une catégorie de citoyens. C'est ce que vous faites. Je me retire.

Avec mes regrets, je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Miguel ALMEREYDA

## Sous notre Bonnet

Mourras quitté Paris pour quelques jours. Ou s'en va donc ce royaliste ? — A Coblenz, parbleu !

Ne dirait-on pas qu'elle s'adresse à Léon Daudet et à ses compagnons ignominieuses, cette apostrophe de Camille Desmoulins : « Y a-t-il rien de plus dégoûtant, de plus odieux que les feuilles ? Ne sais-tu donc pas que, quand les tyrans veulent avilir la République, ils veulent faire croire à leurs esclaves que la France est gouvernée par les lâches de la barbarie, que Paris, cette ville si vantée par son athéisme et son goût, est peuplée de vandales, ne sais-tu pas, malheureux, que ce sont des tableaux de ses feuilles qu'ils insèrent dans leurs gazettes... comme si les saletés étaient celles de la nation, comme si un égoût de Paris était la Seine ! »

N'en crées *l'Action Française* ne représente pas la France, qu'un égoût de Paris ne représente la Seine !

M. Hugues Le Roux commente, dans le *Matin*, les manifestations parisiennes en l'honneur de l'Amérique. M. Hugues Le Roux a trouvé le moyen de ne pas prononcer le nom de M. Wilson dans ces soixante-dix lignes.

M. Hugues Le Roux fut l'un de ces ânes bêtés qui, ayant sottement injurié M. Wilson, quand ils croyaient au succès de ses adversaires, ne pardonnent pas au président d'avoir été réélu. M. Wilson ne s'en porte pas plus mal. Quant à M. Hugues Le Roux, sa réputation d'écrivain est trop étroitement délimitée pour que de nouvelles sottises puissent y ajouter quoi que ce soit.

## SUR LE FRONT FRANÇAIS

### L'Offensive anglaise se développe

#### Communiqué officiel

**COMMUNIQUE FRANÇAIS**  
 Entre la Somme et l'Oise, nuit relativement calme.

Un commencement de bombardement de nos tranchées, près de La Fère, a été arrêté net par la riposte de notre artillerie.

Dans la région de l'Aisne, nous avons réalisé quelques progrès au sud-est de Cerny-en-Laonnais et fait des prisonniers.

Une attaque allemande, lancée ce matin, après un violent bombardement dans les environs d'Hurbette et sur le plateau de Vauleroc a été arrêtée net par nos feux.

En Champagne, près du Mont-sans-nom, nous avons également progressé et capturé des prisonniers et un canon.

L'ennemi a tenté infructueusement près de l'Abbaye et de Maisons-de-Champagne plusieurs coups de main qui ont échoué. Ces détachements de choc ont laissé de nombreux cadavres dans nos fils de fer.

En haute Alsace, dans la région d'Amertwiller, une de nos reconquêtes a pénétré dans les lignes allemandes et ramené des prisonniers.

#### COMMUNIQUE ANGLAIS

Le hameau de Bithem, au nord-est de Trescault, est du bois d'Havrincourt, est tombé, cette nuit, entre nos mains.

Un combat s'est engagé, au début de la matinée, sur toute l'étendue du front, entre le Goulet et la Scarpe. Nous avons effectué une nouvelle progression et consolidé nos gains.

Le chiffre des prisonniers faits par nous depuis le matin du vingt-trois courant, s'élève à trois mille vingt-neuf, dont cinquante-cinq officiers.

#### L'OFFENSIVE

Londres, 25 avril. — Du *Times* : L'intensité de la nouvelle bataille sur le front occidental croît de jour en jour. Il est indiscutable, nous écrit notre correspondant au grand quartier général britannique, que nous avons atteint une des phases critiques de la guerre actuelle. Il est clair que l'ennemi étant menacé d'un coup au cœur par les Alliés a décidé que l'heure est venue d'opposer une résistance acharnée.

#### LE HAUT COMMANDEMENT

Le général Tcherbachoff est nommé au commandement en chef des armées sur le front roumain.

#### LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

Londres, 25 avril. — Le ministre de l'agriculture, M. Brothier, a exposé hier à la Chambre des Communes le projet du gouvernement pour l'intensification de la production agricole.

La principale mesure consiste dans la garantie à donner aux fermiers d'un prix minimum de vente du froment et du seigle, pendant une période d'au moins six ans.

Le principe de cette mesure a été favorablement accueilli par les membres du Parlement qui soutiennent le gouvernement, par les conservateurs, les nationalistes irlandais et le parti du travail, mais il a rencontré une violente opposition dans le groupe libéral représenté par MM. Asquith et Rummoimann, ainsi que de la part de M. Mac Kenna.

M. Asquith n'a pas pris la parole hier contre le projet de loi, mais M. Rummoimann, un des membres les plus en vue de l'ancien cabinet de coalition présidé par M. Asquith, a prononcé un discours pour le combat.

La suite de cette intervention, différents groupes de la Chambre ont émis l'avis que si cette opposition se prolongeait elle pourrait mettre le gouvernement dans la nécessité de procéder à des élections générales.

L'opposition de M. Rummoimann ne semble pas être approuvée par le parti libéral dans son entier. Elle peut cependant être assez puissante pour décider le gouvernement à faire appel à la nation afin d'éclaircir la situation. — (Radio.)

#### LE CONTROLE PARLEMENTAIRE

Londres, 25 avril. — On demandera aujourd'hui à M. Bonar Law s'il fixera un jour pour la discussion de la résolution relative aux dépenses nationales ; et au cas où cette discussion ne serait pas nécessaire, il sera nommé une commission d'enquête qui sera représentée par les membres de la Chambre des Communes.

#### LA GUERRE D'ABORD

Londres, 25 avril. — Le correspondant du *Daily Telegraph* à Washington se dit autorisé à démentir tous les bruits prétendant que M. Wilson veut avant tout que l'on révisse les termes de la paix et que le gouvernement de Washington ne fera rien tant que ces termes n'auront pas été indiqués.

pourraient être très utiles aux Alliés pour la construction des voies ferrées et pour la préparation du terrain et qu'ils hâteraient ainsi la victoire.

Malheureusement la main-d'œuvre n'est pas en surabondance aux États-Unis.

#### Les Élections Japonaises

Londres, 25 avril. — On mande de Tokio que les élections générales constituent une victoire personnelle pour le premier ministre, comme Terachi. Le parti de l'opposition a perdu 80 sièges, le parti gouvernemental en a gagné 51, le parti national 8 et les indépendants 21. La Diète se réunira le 20 juin et le comte Terachi semble être assuré d'une majorité de 40 à 50 voix. — (Radio.)

#### « Primo »

Nous apprenons que l'agence *France-Télégrammes* fusionne avec l'agence *Primo*, c'est sous le titre *Primo* que les deux agences fondues en une seule, poursuivront l'œuvre entreprise, œuvre que se recommandent à tous les journaux républicains.

#### A BATONS ROMPUS

La vie est triste. Dès le matin s'ouvre la série des misères et des déceptions quotidiennes ; on mesure chichement le lait dont j'étends mon café ; une minuscule « lichette » de beurre n'arrive point, même étalée à force, à recouvrir le quart d'une toute petite rôtie. Tandis que j'absorbe lugubrement ce piteux déjeuner, je parcours les journaux. Las ! Avec une monotonie désespérante, les mêmes radotages emphatiques et ridicules, les identiques informations ineptes et grotesques, se répètent incessamment. Puis, c'est le courrier ; des jérémiades, des lamentations, et, si j'ose dire, des « tapages » ; la guerre a beaucoup développé, avec les plus nobles vertus, le sens de la mendicité, qui est, d'ailleurs, une forme de l'héroïsme ; il faut, en effet, beaucoup de courage pour recourir à la charité d'autrui ; j'ajoute que cette bravoure ne mérite la sympathie qu'à la condition de ne pas multiplier ses manifestations ; et je n'hésite pas à taxer d'excessive vaillance certains individus qui, quotidiennement, montent à l'assaut d'une douzaine de « gros croûtes bien connues ». L'héroïsme, en quelque circonstance qu'il s'affirme, gagne à être modeste.

Après la lecture du courrier, s'ouvre généralement la conférence avec la superintendante de mon ravitaillement familial. La guerre a bouleversé le caractère naguère amène et gai de cette personne ; elle est impertinente, hypocondrique et, le plus grave, elle rate les sauces et dilue les coulis ; mais comme son moral reste élevé, j'endure ; car il convient de récompenser le patriotisme partout où on le rencontre, et se présenter-il sous l'aspect d'une quinquagénéraire rébarbative et en insurrection contre les lois de l'art culinaire. Du ton le plus acerbe, elle me déclare que « tout est hors de prix, qu'un surplus il n'y a rien du tout, que les marchands sont des voleurs et qu'elle aime mieux y renoncer ».

A force de patience, d'astuce et de flatteries, j'apaise et elle accepte de pourvoir à mon approvisionnement familial. Ça me coûte des sommes fabuleuses, nonobstant que ce soit parcimonieux et d'assez mauvaise qualité. Je la soupçonne, il est vrai, d'opérer d'assez amples remises individuelles sur ma bourse, dans le but d'envoyer des « doucoucs » à quelque filleul des régions envahies, et de souscrire aux emprunts de la Défense Nationale.

La question des vivres réglée, je vaque à mes occupations. Quelle affliction ! D'anciens gagne-petits à la côte me confient le souci ou les jette leur brusque opulence, acquiescés dans des opérations que le colonel Ramollot eût qualifiées de « sacrés fourbis » et de « sales friçottes ». Ils se plaignent, récriminent, évoquent à ma mémoire la fable du *Savetier et du Financier* ; je leur conseille, au lieu de thésauriser ou de se faire voler par la cohorte des fournisseurs et des parasites accrochés aux chausses des nouveaux riches, de donner aux Belges ; alors, ils me tournent le dos et filent prestement. Après eux, ce sont les gens jadis dans l'aisance, aujourd'hui dans la misère, mais dont l'orgueil demeure intraitable et refuse toute assistance ; ils réclament seulement qu'on écoute leurs doléances et leurs vituperations. Puis, voici les optimistes béats, les fibres pessimistes, et ceux qui vous « apportent une affaire ». Désespéré ! Il me manque toujours les quelques billets qui me permettraient de gagner à un moins cent mille francs », dix fois par jour.

Puis encore, c'est l'heure de la pâture, parfois au restaurant. Petite chère, lourde addition. Le travail me reprend ; je gèle dans mon bureau ; le soir tombe, je m'éclaircie à peine, je m'abîme la vue. Il faut rentrer. Chez moi, je trouve des avis de fournisseurs m'informant qu'ils augmentent leurs tarifs de 10 0/0 ; j'apprends que la blanchisseuse a fermé sa boutique, que le gaz ne chauffe plus et que ma concierge s'étant querellée avec ma femme de ménage, a proposé des « positions Siegfried », a déclaré qu'elle me ferait refuser par le propriétaire la réparation du réservoir de mes « privés ».

La vie est triste. Et ce n'est point M. Barré qui puisse me la rendre moins morose.

#### Monsieur BADIN.

#### Bourse de Paris

Fonds d'États : Français, 3 p. 100, 81.50 ; 5 p. 100, 83.65. — Italien, 55. — Extérieur, 101.90. — Russe 1891-94, 55.

Actions diverses : Compagnie Algérienne 1.200. — Foncier Égyptien, 640. — Est, 788. — Lyon, 1.000. — Midi, 920. — Orléans, 1.085. — Suez, 4.300. — Voitures, 235. — Dynamite, 828. — Ouest-Lumières, 94. — Câbles télégraphiques, 165. — Acieries de France, 860. — Fives-Lille, 725. — Bergougnon, 1.370. — Union minière et métallurgique, Russie, 477. — Central Mining, 467.

#### LA MAIN-D'ŒUVRE

Londres, 25 avril. — Un télégramme de New-York au *Daily Telegraph* que dans les deux Chambres du Congrès se dessine, maintenant, une tendance en faveur du service militaire obligatoire. Le plan, télégraphié de Paris, suivant lequel l'Amérique pourrait envoyer une armée de 600.000 travailleurs sur le front occidental, suscite le plus vif intérêt.

On se rend compte ici que ces ouvriers

## NOS ENQUÊTES

### A TRAVERS LES HOPITAUX

## La Besogne des Infirmiers

Le peuple a l'effroi de l'hôpital, et en même temps, la hantise. Dès l'enfance, à cause des maladies du père, des grossesses de la mère, les microbes ont traqué dans les interminables couloirs, où le silence glacial semblait fait de gémissements qui se sont tus. Bâtieuse grise et froide, désespérante, d'implacable propreté, l'hôpital respicndait, dans la vie des humbles, une fatalité à laquelle ils n'échappaient que par une sorte de miracle.

L'hôpital, c'est l'hygiène, mot ennuyeux qu'on ne prononce guère que pour s'en moquer. Au nom de cette hygiène dont on l'ennuie, au nom de la science mystérieuse qui représente la médecine, au nom aussi de toute sa vie résignée, tissée de l'aube au soir de jours fanés, le malade pauvre expose la santé immédiate. Il ne se représente pas que l'hôpital le reçoit, déjà usé. Le médecin est tenu de le guérir ; l'infirmier ou l'infirmière doit le servir, lui d'abord, car le souffrir s'imagine toujours présenter la cas le plus intéressant.

Quand on circule à travers les rangées de bancs où sont assis les consultants, on sent passer en soi le souffle froid de la grande misère corporelle de l'humanité. Parmi ces gens, travailleurs de conditions diverses, certains n'ont point de nom connu. Ce sont peut-être ceux qui portent une plaie qui les ronge, tare héréditaire ou maladie acquise, au long d'une vie flétrie par l'air vicié des bureaux et des ateliers. D'autres paraissent épuisés, qu'un peu de repos remettrait sur pieds.

Lorsqu'une blouse blanche vient à entrer dans la salle où les admis à la consultation attendent leur tour, les yeux se tournent vers l'arrivant, les yeux fiévreux, dont on sent la brûlure, des yeux où passe une prière.

Quelques malades recevront un simple ordonnance dont on leur dévotement les médicaments. Ils retourneront au logis, au travail. Souvent, ils reviendront, dans pas longtemps, mal guéris. La rigueur de l'existence les pousse à une négligence qui compte pas mal d'ignorance. Tôt ou tard, ils reviendront se coucher dans la grande salle où flotte un relent d'antiseptique.

Les consultants reconnus gravement atteints entreront immédiatement. C'est à eux-là que je dédie la peine des infirmiers et infirmières. L'exténuante besogne de ces modestes auxiliaires du médecin ou du chirurgien, est une des formes de l'implacable loi du labeur humain, dont tous les travailleurs sont tributaires et trop de fois victimes.

#### TRAVAIL ET SALAIRE

On ne débute pas dans un hôpital infirmière ou infirmier. On y commence garçon ou fille de service, au salaire de 38 francs par mois pour les filles de service et de 50 pour les garçons. Inutile d'ajouter que l'un et l'autre sont élevés, nourris et habillés, sans quoi le salaire de misère de travailleurs sont tributaires et trop de fois victimes.

L'inégalité de traitement entre ces deux travailleurs, se justifie mal par la différence de besogne. Le garçon de service fait la plus grande besogne, mais la majeure partie de l'hôpital. Il accomplit les travaux durs, nettoyage des malades, de la salle, la soupe, mais la tâche de la fille de service n'est guère plus douce. Elle fait surtout l'office. Selon son importance, il y a dans la même salle plusieurs filles et garçons de service. Pour tous, il y a une journée de 8 heures du matin et se termine à 6 heures du soir, avec une demi-heure accordée à chaque repas.

Après un stage d'au moins six mois, d'abord stagiaire, puis titulaire de première, deuxième et troisième classe, suppléant, suppléante, surveillant, surveillante, il est possible de devenir infirmier ou infirmière. Le poste s'obtient par concours. On passe trois écoles municipales où se donnent les études nécessaires : Lariboisière, la Salpêtrière, la Pitié. Pour la banlieue : Bicêtre, Brevannes. Trois cours par semaines sont exigés, en plus de la besogne de l'hôpital. Ces cours portent sur l'anatomie, la physiologie, les femmes en couches, la pharmacie, les soins pratiques, les pansements et les messages.

L'examen passé, des prix sont distribués qui consistent en trousseaux médicaux, livres, quelquefois une petite somme. Un diplôme s'obtient. Il pourra servir, plus tard, à se placer.

Pour devenir infirmier, grade de préparé, il faut subir un nouveau concours, celui d'*élève surveillant*. Les femmes sont admises à être soignantes. Une augmentation de 50 fr. par an est accordée aux hommes, et de soixante francs aux soignantes. Des filles de service, vieilles à l'hôpital, usées de besogne, ne deviennent jamais soignantes. Jamais, elles ne posséderont le degré d'instruction suffisant au diplôme.

L'hôpital compte aussi des infirmiers *externes*. Ceux-ci touchent 150 francs par mois d'indemnité. Mais comme ils sont nourris à midi, ce repas leur est réimputé, soit 0 fr. 85 à déduire journalièrement de leur indemnité. Le pourboire est formellement interdit. Peut-on exiger avec des gains ainsi si royaux, que l'infirmier ou l'infirmière ne se laisse point tenter, malgré la détresse ?

#### ET C'EST UN PROGRES !

Ces traitements, si dérisoires peuvent-ils sembler, sont un progrès, obtenu ainsi que toutes les améliorations du sort des travailleurs, par l'attente. En 1896, fut fondé le groupement du personnel de l'A. E. A. Alors, les salaires mensuels étaient de 25 francs, puis de 20 fr. 15 pour quarante, dix-huit et même vingt heures de présence en salle. Travail sans repos, avec une sortie de 8 heures à 10 heures du soir, 11 heures les jours de sortie.

À cette époque, écrit un membre de l'Association, actuellement au front, on embauchait selon que votre tête plaisait ou non à la surveillance. On débauchait quand vous aviez cessé de plaire ; vous partiez souvent sans avoir vu ni directeur, ni économiste ; le concierge vous payait, le chef du personnel vous donnait votre certificat et... au moindre mot, on parlait d'aller chercher les agents... »

Ce furent des luttes journalières contre les directeurs, pour obtenir le droit de recé-

